

HENRI PLANTAZ

Héros de la Résistance

En vallée du Giffre

Alain DUBIN

HENRI PLANTAZ

Héros de la Résistance
En vallée du Giffre

1920-1944



ÉDITIONS
CABÉDITA
2012

Couverture : Le Café de L'Union. En médaillon : Henri Plantaz. Coll. privée

© 2012. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-624-8

Avant-propos

Lecteur, ce que vous allez lire n'est pas un travail d'historien de métier. D'une part, je n'en ai pas les compétences et, d'autre part, le sujet que je veux aborder, « Henri Plantaz et l'activité de la Résistance dans la vallée du Giffre entre 1941 et 1944 », a laissé sur place peu de traces matérielles vraiment tangibles.

Les faits ont déjà plus de soixante-cinq années au moment où j'écris. Ceux qui ont vécu cette période et ses événements en direct, ne sont plus très nombreux et passablement âgés. Ceux qui savaient, qui connaissaient l'organisation, les cadres de la Résistance en cette vallée ont bien souvent été décimés les premiers. J'ai pourtant recherché des témoignages auprès de ceux qui se souviennent. A ce stade, je ne peux que redire ce qui m'a été dit, reproduire ce qui a été écrit. Ce n'est pas un gage de vérité. Je serai humble, je n'ai pas les moyens de vérifier, de contrôler.

Pendant trois années consécutives, j'ai rencontré de nombreuses personnes dans ce secteur de la Haute-Savoie, en forme de losange, compris grossièrement entre Marignier, Saint-Jeoire, Mégevette, Saint-Jean-de-Tholome et Taninges. Ce territoire correspond, peu ou prou, au terrain d'opération principal couvert par Henri Plantaz et ses camarades. Par facilité, je l'ai nommé vallée du Giffre, ce qui n'est pas tout à fait exact géographiquement, voire non plus historiquement, me disait Robert Amoudruz. Considérons simplement que l'usine du Giffre en est le point de départ *affectif*.

J'ai lu, je crois, la plupart des livres traitant de la Résistance dans ce département, en prêtant une attention particulière à tout ce qui concernait cette zone-là, de vallées et de montagnes. J'ai pu ainsi constater que ce qui a été écrit comporte parfois des

contradictions. Alors que ce territoire a été l'un des premiers à se lever et à s'organiser contre l'opresseur et ses valets, rien de global, aucune synthèse n'a jamais été écrite sur le sujet. Je me suis vite rendu compte que cette vallée a été un creuset important pour l'action et qu'elle avait vécu des événements extraordinaires sur le plan humain et, bien évidemment, sur le plan historique.

J'ai donc entrepris la démarche de relever patiemment des informations éparées, tant orales qu'écrites, de les rassembler et de tenter d'en retrouver la cohérence. A l'origine, cette aventure ressemble donc plus à une enquête qu'à une étude historique. Parce qu'elles risquaient d'être perdues à tout jamais, j'ai voulu collecter et rendre publiques ces petites tranches d'histoire orale encore accessibles aujourd'hui pour les confronter à ce qui a été écrit. Elles ont souvent donné du sens à mes lectures. Je suis malheureusement arrivé bien tard.

Lors de mon enquête sur le terrain, le nom d'Henri Plantaz est revenu comme un leitmotiv. Pour certains comme un drapeau, pour tous comme l'image même de l'action libératrice. Même chancelantes, toutes les mémoires ne sont pas endormies. Survivent encore des angoisses, des peurs, des haines et des souffrances. Cette époque a été à la fois extraordinaire et terrible. S'il en reste peu de traces, il serait coupable de les laisser s'effacer.

Avant moi, d'autres ont écrit sur l'histoire de la Résistance dans ce département et ailleurs. Cela a une grande valeur. Je me suis permis de beaucoup leur emprunter, à commencer par Michel Germain, Pierre Mouthon et quelques autres pour l'histoire du 1^{er} avril 1944 qui ouvre ce livre. Tous ont visité pour moi les archives locales et départementales et rencontré des témoins aujourd'hui disparus.

En chemin, une rencontre décisive m'a permis de me confronter de plus près avec l'histoire de la Résistance dans la vallée. Jean-Claude Carrier est le fils de Jean Carrier, mort sous les balles allemandes le 28 janvier 1944. Il est l'un des principaux acteurs

de la mise en résistance de la vallée du Giffre et de son organisation. Jean-Claude est, à ce jour, la seule personne que je connaisse qui ait consacré du temps à questionner les archives militaires nationales à Paris et Vincennes en ce qui concerne l'organisation de la Résistance notamment sur ce secteur. Il vient de publier une partie importante de ses recherches dans un livre réalisé en collaboration avec Roger Amoudruz : *Dimanche fatal aux Glières – 26 avril 1944*. Ses recherches ont été essentielles à mon sujet. Henri Plantaz a été le lieutenant de Jean Carrier. Néanmoins, mon projet n'est pas identique au sien.

On m'a souvent dit que Jean-Claude Carrier avait tendance à surestimer l'importance des responsabilités de son père. Pourtant, j'ai pu constater en tous cas que ce dernier et ceux qui ont œuvré en cette vallée n'ont pas non plus la place qu'ils méritent au vu de la maigre littérature publiée sur la Résistance en vallée du Giffre.

J'ai récemment, également, rencontré Robert Amoudruz, lu ses livres, et grandement profité de son questionnement constant sur la réalité de la Résistance en Haute-Savoie. J'ai pris conscience, chemin faisant, que l'histoire de la Résistance est aussi une histoire politique qui a ses prolongements jusqu'à nos jours...

La quête de la vérité m'a placé ainsi face à une masse d'informations toujours plus grande, à chaque fois qu'une nouvelle porte m'était ouverte. En conséquence, je dois avouer que j'ai dû parfois faire des choix dans les matériaux qui m'étaient proposés, en laissant libre cours à mon intuition. Par-delà les points de vue, au fil de mes rencontres, j'ai localement découvert une aventure humaine si prenante qu'il me faut la relater. Ce qui la constitue s'appuie sur un terrain fragile. Ce que je vais proposer devrait permettre, je l'espère, d'en visualiser les contours et de rendre lisible une fresque historique, inédite, sur le point de sortir de sa gangue.

« Plantaz, tout le monde le connaissait, mais en fin de compte, personne ne le connaissait vraiment », m'a dit un ancien. On sait

effectivement peu de choses sur lui-même, sur sa vie qui a été effroyablement courte, sinon qu'il était une sorte de Robin des Bois, de héros populaire au cœur de cette guerre clandestine enclenchée par quelques rebelles, très minoritaires au début. C'est bien cette guerre qui a révélé l'homme Henri Plantaz, et c'est bien elle qui est notre véritable sujet. Henri Plantaz en sera le fil rouge et le point d'honneur.

Henri Plantaz

1^{er} AVRIL 1944

Le samedi 1^{er} avril 1944, le temps est doux pour la saison, le soleil, encore pâle, n'a pas encore atteint le fond de la combe. Avant 9 h du matin, rien ne laisse prévoir que la vallée du Giffre, de part et d'autre de l'usine qui produit des ferro-alliages, va être envahie par les troupes allemandes.

Ils sont près de cent cinquante hommes, biens armés, SS et Wehrmacht réunis, prêts pour une rafle sur un nid de « terroristes ». Rafle qui va donner un coup d'arrêt crucial à l'activité de la Résistance dans la vallée. Ils investissent d'abord les hameaux environnants et barrent les routes. Bientôt, trois camions transportant des soldats s'arrêtent dans la cour de l'usine.

Au village de Cormand, situé au-dessus de l'usine, ils sont conduits par Alphonse Portet, un ancien maquisard du camp de Mieussy qui s'est fait prendre lors du décrochage du plateau des Glières il y a peu de jours. Celui-ci connaît bien les lieux et son monde. Il désigne six camarades dont les maisons sont aussitôt incendiées par les soldats. Ceux-ci pillent et volent tout ce qu'ils trouvent, y compris dans la maison des parents d'Henri Plantaz.

A l'usine, où les employés ont été rassemblés, on parque également les habitants des hameaux, hommes, femmes et enfants. Il n'y a plus de doute, les Allemands, qui s'adressent au responsable du personnel, cherchent bien Henri Plantaz. « Il est parti depuis plus d'un an », répond Auguste Noir, qui est l'auteur des faux papiers de Plantaz. Henri n'aurait pas dû se trouver dans le secteur ce matin-là, s'il n'avait eu un rendez-vous pour aller récupérer un officier radio, envoyé par Londres, à Draillant dans

le Chablais. Ce rendez-vous avait été fixé au Café de l'Union tout proche de l'usine, de l'autre côté du pont. Il sert depuis longtemps de PC à la Résistance de la vallée. Bien que prévenu de la descente des Allemands, Plantaz voulait s'éloigner à vélo vers Marignier. Il se fait prendre, bêtement, à un barrage. Il n'est toutefois pas reconnu.

Dans la cour de l'usine, plus d'une centaine de personnes sont rassemblées lorsque, vers 13 h, les voitures des chefs de la Wehrmacht et de la Gestapo s'avancent. Des soldats mitrailleurs sont postés sur les ailes des capots. Le chef de la Gestapo, Gromm, parle correctement le français, et demande à Alphonse Portet de poursuivre sa besogne. Il désigne François et Louis Borca, les propriétaires du Café de l'Union, Le Tallec, Muffat, Réano puis... Henri. Lorsqu'ils ressortiront du bureau du personnel, avec les menottes aux mains, ils seront alignés contre celui-ci, devant leurs camarades. On a enduit d'une marque rouge le bout de leurs chaussures. C'est le silence total! Gromm demande à haute voix que lui soit confirmée l'identité d'Henri, et il le répète plusieurs fois. Stockel, le capitaine de la Wehrmacht, s'énerve et donne cinq minutes, sinon!...

Eviter le carnage! Henri, en douce, a fait signe aux copains de s'écarter. Il déclame haut et fort son identité, s'élançe, enjambe le parapet et se jette dans le canal de fuite de l'usine hydro-électrique sous les balles allemandes. Son corps disparaît dans les eaux glacées et rougies de la rivière. Quelques mètres plus haut, c'est l'affolement. Trois électriciens, Dorioz, Deiana et Baud en profitent pour essayer de s'échapper. Les Allemands les rattraperont, ils seront fusillés sur place.

Les soldats allemands ont investi tout le secteur. Des villages, quelques coups de feu ont été tirés sur eux. Ils fouillent toutes les maisons, dont celle des Borca, et récupèrent des armes en quantité. Pour finir ils feront monter quelque 50 personnes dans leurs camions, pour les emmener jusqu'à Annecy. A Marignier, quelqu'un s'est souvenu du « cri inhumain » poussé par une mère



Henri Plantaz.

lorsqu'elle a vu son fils passer dans le convoi. Le directeur de l'usine, Cavalieri, absent le 1^{er} avril, a été convoqué à Annecy dès le lendemain. Il négociera, si l'on peut utiliser ce terme, le retour d'une dizaine de détenus nécessaires à la bonne marche de l'établissement qui produisait des aciers spéciaux pour l'Allemagne en guerre. Trois ouvriers, faisant partie de la rafle, ont été fusillés près d'Annecy le 13 avril. Trente autres ont été dirigés vers les camps de la mort. Douze n'en sont jamais revenus. En remerciements, le dénonciateur, Alphonse Portet, sera également envoyé en déportation. Les Allemands lui auront toutefois évité un lynchage en règle sur le site de Compiègne. On raconte que sa fin n'aura rien eu d'enviable.

UN SÉRIEUX COUP D'ARRÊT

Cette journée tragique du 1^{er} avril met un sérieux coup d'arrêt à l'activité de l'Armée secrète des MUR* (voir glossaire en fin d'ouvrage), Mouvements unis de la Résistance, dans la vallée. Non seulement elle met fin à l'épopée guerrière d'un de ses chefs les plus glorieux, Henri Plantaz, mais elle désorganise toute l'activité clandestine du secteur. A l'usine, d'abord, où les résistants ont fait leur nid, mais aussi dans les nombreuses ramifications de l'organisation. Ceux qui ont été reconnus comme «terroristes» ont été fusillés ou déportés. Dans les villages, on compte les absents. La vallée est désemparée.

Henri Plantaz, enfant de Cormand, de parents cultivateurs, n'avait pas encore 24 ans. Il s'était juré, avec son frère d'armes Jean Carrier, dont nous reparlerons, qu'on ne les prendrait pas vivants. A cette fin, les deux portaient en permanence, sur eux, un petit pistolet d'ordonnance chargé. Celui qui appartenait à Jean Carrier, retrouvé dans les cendres de sa maison, est exposé au Musée de l'Ordre de la Libération à l'hôtel des Invalides à Paris.

En se jetant dans le lit du Giffre, Henri Plantaz a voulu éviter un massacre parmi ses camarades, mais aussi, il savait qu'ainsi, il ne parlerait pas, comme a pu le faire cet autre résistant devenu traître : Alphonse Portet. Saurons-nous jamais ce qui entraîne un homme à perdre son honneur ? Il était pourtant, lui aussi, de ceux qui s'étaient levés avant les autres.

LES PREMIERS REBELLES

Ils n'étaient qu'une poignée au départ qui, indignés très tôt par l'attitude du Gouvernement français vis-à-vis du vainqueur de la guerre, se sont regroupés, puis se sont organisés pour contrer la propagande de Vichy. Depuis Annemasse jusqu'à Samoëns, en passant par Bonneville, dès 1941, les premières chaînes de résistance sont apparues, entretenant des contacts avec Lyon, Genève ou Chambéry. C'est dans ces montagnes que sont venus se cacher, ensuite, ceux que le gouvernement pourchassait. Ici ont débarqué, plus tard, jour après jour, des centaines de réfractaires au STO, Service du travail obligatoire, accueillis par les chaînes de solidarité mises en place par les mouvements de Résistance, enfin structurés. Ils ont été placés dans des fermes sympathisantes, et ensuite, dirigés vers des camps organisés avec l'aide des paysans.

Le camp du Môle, mis en place par Jean Carrier et Henri Plantaz, dans deux chalets appartenant à la famille Plantaz, a été reconnu comme le premier camp de maquisards organisé militairement en Haute-Savoie. Dans cette vallée se sont constitués les premiers corps francs appelés à malmener les traîtres, les indicateurs, les collaborateurs et les troupes d'occupation. Ici encore, dans cette région si proche de la Suisse, ont été mis en place des réseaux clandestins indispensables à tous ceux qui luttaient dans l'ombre.

Henri Plantaz Lavaz, de son vrai nom, a déterminé son engagement dès la fin de 1940. Il s'est rapidement associé avec Jean

Table des matières

AVANT-PROPOS	7
HENRI PLANTAZ	11
1 ^{er} avril 1944	11
Un sérieux coup d'arrêt	14
Les premiers rebelles	15
LES DÉBUTS DE L'ORGANISATION	19
Les mouvements se constituent	19
Jean Vallette d'Osia	22
Dans le secteur de Bonneville	23
Le camp du Môle	25
Jean Carrier	26
Grève générale contre la Relève	28
ET LE STO ALIMENTA LES MAQUIS	29
Le Service du travail obligatoire	29
Les camps dans la montagne	30
Ceux des maquis	32
LES ITALIENS	35
L'attaque du camp du Môle	36
La plume au chapeau	37
L'ORGANISATION ARMÉE	39
L'Armée secrète des MUR	40
Les groupes francs de l'AS	41

Les FTPF	42
L'usine du Giffre	42
Les appartenances	44
Les liens avec l'extérieur	45
 ET LA VIE CONTINUE	 46
Les bals clandestins	47
La révolution nationale	48
L'information	49
 CHEZ LA MÈRE ANTHOINE	 51
Colonel Pellisson	52
La Panthère noire	53
Et les autres... ..	54
 L'ACTION IMMÉDIATE!	 56
Les maquis	56
Les parachutages	59
Les armes	61
Les Alliés	62
Les coups de main	63
La répression	66
L'état de siège	67
 POUR EN FINIR!	 69
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère!	69
Les réseaux	72
Les sabotages	73
Le drame de Pouilly	75
 LE COMPTE Y EST!	 78
L'engagement	79

LEXIQUE	84
REPÈRES CHRONOLOGIQUES	87
BIBLIOGRAPHIE	89
TABLE DES MATIÈRES	91

Peut-être avez vous un commentaire, un complément
d'information à apporter à cette histoire :

Alain DUBIN – 04 50 98 02 79 – acdubin@yahoo.fr

*Achévé d'imprimer
le douze juin deux mille douze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève

Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse

